

Brèves littéraires

Brèves

Si, si, si, le ridicule tue!

Michèle Bourgon

Volume 8, numéro 3-4, printemps-été 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6072ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourgon, M. (1993). Si, si, si, le ridicule tue! *Brèves littéraires*, 8(3-4), 31-34.

MICHÈLE BOURGON

Si, si, si, le ridicule tue !

Ils étaient là devant moi presque indécents. Main dans la main, ils affichaient leur bonheur. Elle, grosse, laide, les cheveux longs tellement sales qu'ils semblaient lui faire un casque. Son corps disproportionné présentait un ventre ballonné, odieusement rond, qui tendait le tissu délavé d'un pantalon de polyester déformé. Des seins énormes reposaient sur ce ventre proéminent. Lui, grand, mince, la barbe en friche, les cheveux hirsutes, le nez raviné, flottait dans des vêtements tout aussi misérables que ceux de sa compagne. Les deux semblaient tout droit sortis des *Misérables* de Victor Hugo. Leur couple composait la chose la plus horrible, la plus choquante qu'il m'ait été donné de voir en ce monde ! Révoltant !

Je ne vous ai pas dit le pire... leurs yeux. Leurs yeux brillaient comme des étoiles. Une lueur débile alimentait leur âme; enfin, si ces gens peuvent avoir une âme. L'homme et la femme s'étaient arrêtés à l'entrée du centre d'achats pour... s'embrasser. J'imagine le baiser, gluant, limoneux, les lèvres humides comme des limaces; peut-être les deux langues mêlèrent-elles leur infecte salive... Je ne sais pas, je ne sais plus. Je fermai les yeux.

Quelle provocation ! Quelle dérision ! Quelle vulgarité ! Quel ridicule ! En 1995, être laids, être visiblement pauvres et oser s'embrasser en public !

J'étais chargée de paquets; j'ai eu envie de hurler et de les frapper. Je venais justement d'acheter un marteau. Sûrement qu'un marteau, dans un paquet, ça peut surprendre. Mais je me contins. Je suis une personne très calme. Heureusement. Je me dirigeai vers ma voiture. En réalité, je ne savais plus où j'allais. Je sortis donc mon porte-clefs et j'actionnai le bouton de localisation du véhicule. Pas très loin, je vis les lumières clignoter. Je soupirai fortement.

Je déclenchai le déverrouillage des portières et le démarreur à distance. Vroom ! Comme une automate, je déposai lentement, délicatement, mes sacs, un à un, sur la banquette arrière. Ça me demanda un très gros effort de concentration. J'essayais de reprendre mes esprits.

Mais j'étais sidérée ! Je vivais le moment le plus horrible de ma vie ! Une douleur aiguë perçait mes flancs et des sueurs froides ruisselaient dans mon dos. Les mains crispées sur le volant de cuir, je gardais le pied rivé au frein. Je ne pouvais détacher mon regard de ces êtres inhumains. Je respirais mal, très mal, de plus en plus mal. Je haletais.

Non, impossible; ils ne s'aimaient sans doute pas ! Une manifestation pornographique d'un reste de fornication. Voilà, c'était sûrement à ça que j'assistais. Sinon...

Je fermis les yeux.

Mon maquillage suintait; mon esthéticienne m'aurait conseillé la poudre de riz. Des effluves capiteux envahirent l'habitacle ergonomique. Une céphalée lancinante martelait mes tempes. Lorsque je rouvris les yeux, ce couple d'animaux enlacés continuait l'entreprise adossés au mur de béton. J'eus soudain l'impression très nette que le centre d'achats pouvait s'écrouler, ces deux bêtes finiraient bien par copuler. Une nausée très forte me souleva. J'ouvris la portière pour me soulager; des haut-le-cœur spasmodiques ébranlaient tout mon être; je ne retrouvais plus ni la paix du corps, ni la paix de l'âme.

C'en était trop. Plus que je n'en pouvais endurer. J'ai alors pesé sur l'accélérateur et j'ai foncé, sans plus réfléchir, vers le mur.

Écrasés, écrabouillés qu'ils furent. Un horrible bruit ! Quelques gargouillis, beaucoup de sang. Des cris ! Tant de sirènes pour des butors !

Et cette horrible céphalée qui ne cessait de battre la mesure de mon cœur. Je sortis ma petite boîte à pilules et je pris un cachet d'acétaminophène. Puis, j'attendis, soulagée, la suite des choses, la suite du monde.

Quand les policiers arrivèrent, je sortis élégamment de la voiture et pour satisfaire la foule des badauds pétrifiés, je consentis à perdre connaissance. Il faut dire que le choc m'avait légèrement sonnée.

On m'a d'abord emmenée à l'hôpital, où on a fait quelques radios. On m'a donné des petites pilules pour contrer le gros choc nerveux. Comme une automate, j'ai tout gobé. On m'a demandé le numéro de téléphone de mon mari. Mon mari ? Ah oui. Je me souviens. Au bureau, on a répondu que «Monsieur» s'était absenté quelques heures. Quand le policier m'a dit qu'on ne pouvait le joindre, j'ai tout simplement donné le numéro de sa maîtresse.

Ils doivent être bien beaux ensemble, Apollon et Aphrodite; orgasmes garantis ! Il est riche, athlétique, presque jeune; elle, jeune, très belle, ambitieuse, presque riche. Moi, presque triste, presque morte, trop vivante ! Nous formons une magnifique équipe !

Petit malaise; des choses qui arrivent... Malheureux accident... Ces gens sont morts, mais ce n'est tout de même pas de ma faute; quelquefois, je suis légèrement agoraphobe; j'ai des vertiges... Vertiges, Valiums et Rhum Punch.

Pour me consoler et me changer les idées, mon mari m'emmène en croisière. Liberté 55 !!!

Non, je ne regrette rien !